FRC4' 31.805a
Case
FRC
25399

CANTATE
PATRIOTIQUE.

PAR J. F. SOBRY.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

VOULOIR honorer en vers un peuple accoutumé à la dérision, et qui aime mieux se moquer de lui-même que de ne pas rire de quelque chose, est sans doute une entreprise hardie. J'ai plus consulté mon zèle que mes forces, quand je m'y suis livré. Mais il faut bien que quelqu'un la tente ; il faut que la dérision vaine finisse: elle tient à notre ancienne existence ; elle divise, elle amoindrit. Il faut que la célébration nationale commence ; elle importe à notre nouveau régime ; elle édifie, elle consolide.

Tous les peuples qui ont eu de l'ensemble, et qui ont voulu le conserver, se sont célébrés eux-mêmes. Les Grecs, les Romains se sont

THE NEWBERRY LIBRARY

loués. Les cantiques des Hébreux ne parlent que de leurs fleuves, de leurs montagnes, de leurs forteresses, de leurs lois, de leurs triomphes. Horace dit, dans son poëme séculaire: *Possis nihil urbe Româ visere majus.* Il vante les sept collines aimées des Dieux; et s'il y a quelque chose à reprendre dans ce poëme, c'est sans doute de ce qu'il n'en dit pas assez; mais l'Etat Romain fléchissoit alors; l'amour particulier commençoit à prévaloir sur l'amour du bien public, et affoiblissoit dans le poëte, comme dans le peuple, la véhémence des sentimens généraux.

Si la présomption personnelle abaisse et affoiblit, la présomption patriotique élève et renforce, et ce seroit abuser des mots que d'appeler amour-propre ce sentiment, non-seulement permis, mais recommandé, mais ordonné par les sages de tous les temps; ce sentiment qui, embrassant tout ce qui est particulier au peuple dont nous faisons partie, nous fait préférer nos lois et notre pays à toutes choses! Autant l'amour-propre qui se borne à nous-mêmes est vain: autant celui qui embrasse la patrie entière est solide; autant le

terme de *moi* dans l'homme social est avilissant, profane, impie : autant celui de *nous* est sublime, consolant et saint.

Ce poëme est, ainsi que le poëme séculaire d'Horace, chanté par des coryphées, hommes et femmes, et répété alternativement par des chœurs. Son débit doit être soutenu par de nombreux instrumens, par de belles symphonies, et, s'il est possible, par quelqu'appareil de drapeaux, de trophées et d'habits. Sans doute un concert pareil, qui réunit à la variété, le mérite d'avoir une unité d'objet, peut bien valoir ces concerts de morceaux détachés, où le manque d'ensemble et d'intérêt nuit toujours un peu au développement des talens qui y concourent.

J'ai cru devoir commencer un chant patriotique par un hymne, par une invocation à l'Etre-Suprême, où j'ai rassemblé les qualités que tous les peuples s'accordent à lui donner. La religion est la base et le complément de toutes les institutions politiques ; et ceux qui osent avancer qu'elle est inutile, montrent en cela bien plus d'ignorance encore, que d'impiété. Un législateur qui n'est pas appuyé sur

une religion, et sur une religion raisonnable, sur une religion capable de fixer un peuple avisé, est comme un guerrier qui se présenteroit aux traits de l'ennemi, le corps tout découvert. Il seroit renversé par le premier fanatique qui entreprendroit de travailler ses institutions. Il faut donc reconnoître Dieu pour principe de toute moralité, de toute politique, de toute autorité. Il suffit de savoir s'arrêter où il faut, et de savoir réjetter irrévocablement les conséquences dangereuses qu'on veut tirer ensuite de ce principe salutaire et consolant.

Ce n'est cependant point ici le premier essai de ce genre de poësie : Malherbe l'avoit déjà tenté indirectement. On a bien dit que Malherbe nous a, *d'un mot mis en sa place enséigné le pouvoir*; mais il est à propos de faire remarquer aussi qu'il est notre premier poëte national, celui qui a le premier poétisé la France ; non-seulement parce qu'il a chanté les François, mais parce qu'il a tiré, autant qu'il a pu, ses images de nos mœurs.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
est sujet à ses lois ;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre, etc.

Cela est tout-à-fait françois. On se plaît à lui entendre dire encore :

Et quand j'aurai peint ton image,
Quiconque verra mon ouvrage,
Avouera que Fontainebleau,
Le Louvre ni les Tuileries,
En leurs superbes galeries,
N'ont point un plus riche tableau.

Tout est embelli là-dedans, tout est paré et tout est françois. Voilà ce que l'on peut appeler en poësie, une touche large et franche. Nos poëtes de collége ne trouvent pas cela bon. Rousseau ne l'eût pas dit : il eût pincé davantage son expression ; mais ses odes sont plutôt une enfilade d'épigrammes nobles, que des poësies célébrantes. Il nous a glacé par sa mythologie, par sa manière gênée de vouloir mettre tout en valeur. Si l'on veut que la poësie devienne populaire, il faut qu'elle quitte ce ton d'école, pour prendre le ton du monde, en apparence plus négligé, mais en effet plus grand, plus varié, plus soutenu et plus senti.

Corneille a bien dit depuis dans sa tragédie d'Attila :

Un grand destin commence, un grand destin s'acheve :
L'empire est prêt à cheoir, et la France s'élève.

Mais ces deux magnifiques vers ne sont encore qu'une célébration indirecte, mise dans la bouche d'Attila, et qu'on a presque oubliée. Il faut qu'un peuple, sûr de lui, se donne une célébration positive, et qu'il la soutienne. J'ai aperçu le but; je ne me flatte point de l'avoir atteint. Puissé-je en encourager d'autres qui fassent mieux que moi! En attendant, on trouvera peut-être qu'il n'étoit pas facile de faire une pièce de plus de cent vers, sans parler de Mars, de Minerve et de Vénus, de ne prendre que la pointe des pensées, d'annoncer en peu de mots tout ce qui pouvoit honorer et caractériser la France, et d'avoir une expression musicale, en disant quelque chose. J'ai au moins bien senti la difficulté, si je n'en ai pas triomphé.

J'ai rapidement indiqué et fait valoir la beauté de notre situation, et les divers avantages de notre pays. J'ai hazardé l'expression *d'un doux soleil*, pour exprimer la température de notre climat. Racine a dit, *Le doux sein de la Grèce. Du doux pays de nos aïeux*, etc. Il me semble qu'il est souverainement heureux, le peuple qui peut employer cette expression pour lui-même: j'aurois eu du regret de ne pas la placer. Notre marine

m'a donné occasion de célébrer les mers, qui nous confinent si favorablement, et par qui la nature semble nous ouvrir les portes du monde. Mais ma plus grande satisfaction a été de rendre hommage à nos militaires. J'ai voulu consacrer, en les célébrant, l'adage qui dit que *le fer appelle l'homme ;* parce qu'on a plus particulièrement appliqué cet adage aux François. En effet, depuis la révolution, le soldat françois, livré sans containte à son caractère, n'a plus voulu marcher à son ennemi qu'en face, et a tout emporté de cette terrible manière. Le spectacle du fer tiré contre lui le fait jeter invinciblement sur celui qui ose le lui présenter. La force est là : le fer est là : il y court : il faut qu'il y coure : il est à la lettre vrai, que le fer l'appelle ; et c'est-là le sublime de la valeur, comme les mots qui l'expriment ainsi, le sont eux-mêmes de l'expression. Tous les jours nous voyons, nous sentons les effets de cette véhémence du caractère françois : et mille traits dignes de mémoire en sont la preuve. En voici quelques-uns des plus frappans. Un de nos généraux, visitant avec ses braves un bastion presque inaccessible qu'ils venoient d'emporter, et considérant du haut

la pente effroyable qu'ils avoient franchie, se hazarde à leur dire : *Amis, redescendriez-vous bien là-bas ? Oui*, lui répondirent-ils avec l'affirmation de l'intrépidité, *si nous y voyons des bayonnettes.* Un autre général passant avec un général ennemi, fait prisonnier, devant une foule de grenadiers tout couturés de blessures, lui fait remarquer ces braves : *Mais que pensez-vous*, lui dit l'étranger, *de ceux qui les ont ainsi traités ?* mille voix sortent des rangs et crient : *Ils sont morts.* Le soldat françois provoqué est un lion dont on ne peut plus se défaire que par une action à outrance : et il fera, à la vue d'une provocation, ce que la plus haute récompense n'obtiendra pas de lui. En voici un exemple encore qui mérite d'être conservé. Il faut monter à un assaut : le danger est extrême : une forte somme est promise à qui l'affrontera. Ceux des braves, que le péril regarde plus particulièrement, accourent. Un se précipite, triomphe et revient. On lui offre la somme promise : il refuse indigné, en prononçant ces paroles sévères : *On ne va pas là pour de l'argent.* Et en effet, de telles actions doivent être récompensées en suite, et délicatement : mais dans le moment la satifaction de soi, l'embrassade de ses

frères d'armes, le plaisir d'honorer son pays, est tout ce qui peut toucher. On ne tariroit pas s'il falloit détailler la bravoure de nos militaires : il vaut mieux nous hâter de la chanter en masse, et le plus briévement possible. Si l'on n'avoit pas quelquefois partagé leurs travaux, encore n'oseroit-on les louer. Et qui est-ce en effet qui pourroit se flatter d'assez bien dire pour des hommes qui savent si éminemmment bien faire ?

CANTATE
PATRIOTIQUE.

Un Barde ou Coryphée, homme.

Un nouveau jour luit pour la France.
Nuages importuns, débarrasez les cieux,
Laissez-nous du bonheur entrevoir l'espérance ;
Et célébrer des lois le retour glorieux !
Vous, dont les sons agitent l'ame,
Soutenez, excitez l'ardeur qui nous enflamme,
Par vos accords mélodieux !

Chœur d'hommes et de femmes réunis.

Reçois notre premier hommage,
Dieu grand et bon, maître des cieux:
Honneur à toi dans tous les âges,
Sur toute chose, en tous les lieux!
Que ton nom soit béni sans cesse,
Principe de toute sagesse,
Appui solide des Etats!
Que tes faveurs soient réclamées,
Guide infaillible des armées,
Puissant arbitre des combats!

Un Coryphée, homme.

Chantons, célébrons les cent villes,
Qui, de tours et de bastions,
Couronnent les plaines fertiles,
Où sous un doux soleil jaunissent nos moissons.

Un Coryphée, femme.

Nous vous chanterons, grasses plaines,
Où paissent nos nombreux troupeaux,
Riches vergers, claires fontaines,
Vastes forêts, vineux côteaux.

Un Chœur d'hommes.

Nous chanterons vos eaux superbes,
O fleuves qui, couronnés d'herbes,
Arrosez nos vallons de vos flots bienfaisans,
Et portez dans nos murs les tributs de nos champs.

Un Coryphée, femme.

Nous vous chantons aussi, mers vastes et profondes ;
C'est par vous que la France embrasse les deux mondes :
Nos enfans vont au loin sur vos dangereux flots,
Du tonnerre et des vents affronter la furie.
Ah ! conservez à la patrie
Ce peuple de héros.

Chœur de femmes.

Qui dira vos hauts faits, soldats, troupe immortelle,
Vous que la gloire enflamme et que le fer appelle ?
Enfans, répandez des lauriers
Sur vos invincibles guerriers ;
Par eux vos jours sont purs, par eux vos nuits sont calmes,
Vous cultivez l'olive à l'ombre de leurs palmes.
Citoyens, sur les pas de nos braves guerriers,
Jetons à pleines mains des fleurs et des lauriers.

Tout le Chœur.

Fameux par nos succès, grands par nos sacrifices,
Les siècles parleront de nos faits inouis :
Nos nevenx, d'âge en âge, en instruiront leurs fils.
La gloire des François va faire les délices
De cent peuples lointains par nos mains affranchis.

Un Barde ou Coryphée, homme.

François, marche au midi : qu'y vois-tu ? la victoire.
Cours à l'orient, vole au nord :
C'est la victoire, et la victoire encor :
Rentre dans tes foyers, tu trouves la victoire.
Qu'à jamais ta vertu puisse égaler ta gloire !

Le Chœur.

Ah ! puissent nos vertus égaler notre gloire !

Un Coryphée, homme.

François ! de tes destins dis-nous la profondeur ?

Le Peuple.

L'union fit toujours ma force et ma grandeur.

Un Coryphée, homme.

François, quel est le vœu le plus cher à ton cœur ?

Un Cœur de soldats.

La victoire ou la mort.

Un Chœur d'artisans.

Le travail et l'honneur.

Un Barde ou Coryphée, homme.

Artisan, matelot, commerçant, laboureur,
Tout sourit au François, le ciel, la terre et l'onde.
Son guide infaillible est l'honneur ;
Sa politesse est l'ornement du monde.
Les arts règnent par lui : d'une savante main
Il anime la toile, et le marbre, et l'airain.
On le voit, tour-à-tour, sensible, redoutable,
Ennemi généreux, allié secourable,
Orateur magnanime, intrépide soldat,
Sage au conseil, brave au combat.

Un Coryphée, femme.

Le François du fruit de ses arbres,
Remplit sans trouble ses greniers :
Il voit les plus précieux marbres
Orner ses commodes foyers.
Il ne craint point que l'espoir guide
Les pas d'un ennemi perfide,
Dans le champ qu'il a cultivé.
Un désespoir affreux, une impuissante rage
Sont loin de ses regards le funeste partage
De l'imprudent qui l'a bravé.

Chœur d'hommes.

Achève ton sublime ouvrage :
Fixe-toi parmi nous, auguste liberté,
Compagne de l'égalité,
Fille imortelle du courage !

Chœur de femmes.

Tout est affreux dans l'esclavage :
Tout plaît avec l'égalité :
Tout s'ennoblit par le courage :
Tout renaît par la liberté.

Un Coryphée, femme.

S'il faut qu'un ennemi, téméraire et perfide,
Vienne nous menacer de sa flotte homicide,
Qu'un million de bras s'arme pour le punir !
Que ses filles, ses fils, condamnés à gémir,

Répandent des larmes amères
Sur leurs époux et sur leurs frères,
Qu'ils ne verront point revenir !

Tout le Chœur.

Qu'à nos nobles transports la patrie applaudisse !
Que la liberté nous unisse !
Peuples, respirez tous aux accens de sa voix ;
Et que l'humanité rentre dans tous ses droits !

Un Coryphée, homme.

Enflez la douce clarinette,
Et le cor à triple contour :
Faites retentir la trompette :
Frappez à deux mains le tambour :
Que sous vos coups pressés la timbale bourdonne :
Dans le triangle qui raisonne,
Qu'on entende l'acier rouler :
Et faites, à mesure égale,
Frémir l'airain de la cymbale,
Quand nos chants triomphaux cessent de frapper l'air !

Tout le Chœur.

Qu'à nos nobles transports la patrie applaudisse :
Que la liberté nous unisse :
Peuples respirez tous aux accens de sa voix,
Et que l'humanité rentre dans tous ses droits !

HYMNE

Chanté à la Fête de J. J. ROUSSEAU.

ACCOURONS, célébrons ce sage, ce génie,
Cet ennemi des rois et de la tyrannie;
Cet ami des vertus et de l'humanité;
Ce chantre de la Liberté.
Accourons, célébrons ce sage, ce génie :
La France le consacre à l'immortalité.

NON, ROUSSEAU n'a point cessé d'être;
Il revit dans le Panthéon :
On voit s'agrandir, à son nom,
La Liberté qu'il fit renaître.

QUEL ami nous laissa des souvenirs plus chers ?
De tous nos préjugés il franchit les barrières :
Des hommes avilis il sut briser les fers :
Aux enfans délaissés il a rendu leurs mères.
Quel ami nous laissa des souvenirs plus chers ?

NON, ROUSSEAU n'a point cessé d'être;
Il revit dans le Panthéon :
On voit s'agrandir, à son nom,
La Liberté qu'il fit renaître.

549

FEMMES, vous l'honorez en embrassant vos fils ;
Vous l'honorez, enfans, en caressant vos mères :
Par lui tous les hommes sont frères,
Et tous les peuples sont amis.

NON, ROUSSEAU n'a point cessé d'être ;
Il revit dans le Panthéon :
On voit s'agrandir, à son nom,
La liberté qu'il fit renaître.

INSCRIPTION.

Lorsqu'il fut décreté que la patrie étoit en danger, on dressa des autels à la patrie dans les places publiques, où vinrent s'inscrire ceux qui se dévouèrent à sa défense. L'auteur mit sur l'autel qui lui fut confié, l'Epigraphe suivante.

FRANCE, ton ennemi t'appelle à la victoire ;
Le jour de tes dangers est le jour de ta gloire.